Patrick Vuitton

la très véritable histoire des faux jumeaux

janvier 2019

patrick.vuitton arobase free.fr

GUADALUPE

ABDEL, FRANCK/ABDEL, FARID

FRANCK, ABDEL/FRANCK, ANTOINE

LE TOURISTE, LE LIVREUR DE PIZZA

Farid et Antoine courent, mollets nus, écharpes et bonnets assortis. Ils jouent à cache-cache. Droite et digne, Guadalupe cherche un appui pour ne pas tomber d'épuisement.

GUADALUPE. Farid ! Antoine ! Dépêchez-vous ! *(Le bonnet d'Antoine dépasse).* Antoine !

Antoine met le bonnet de Farid.

GUADALUPE. Farid ? Vous savez où on va, là, maintenant ? Je ne vous ai pas assez expliqué ? Vous n'avez rien écouté ? Mais enfin, vous avez quel âge ?

Farid et Antoine lèvent les mains, dix doigts écartés. Guadalupe se plie de douleur.

FARID ET ANTOINE. Maman ?

GUADALUPE. Qui a la clef de la maison ?

Farid montre la clef, Antoine lui chipe, ils se bagarrent.

GUADALUPE. Arrêtez ! Tout de suite ! Ecoutez bien cette fois. Vous rentrerez à la maison directement, après. J'ai tout préparé pour les repas, il n'y a qu'à réchauffer. Vera passera ce soir pour voir si tout va bien. Demain matin vous revenez ici à neuf heures pour la suite, attention aux voitures, hein ? Je compte sur vous ? Oui ? On va se quitter. C'est là. Le palais de justice, comme ils disent... comme nous disons, en France.

ANTOINE. Palais !

FARID. Justice ?

GUADALUPE. Vous entrez par là, quelqu'un vous montrera où vous asseoir. Beaucoup de choses vont être dites. Certaines que vous auriez préféré ne jamais entendre. Votre mère a eu sa part d'aventures, de plaisirs, d'épreuves dans sa vie. J'ai voulu que vous veniez. Vous connaissez votre mère. Vous allez connaître l'histoire d'une femme, Guadalupe. Vous allez entendre l'histoire de notre famille. Ayez confiance ! Ayez confiance, et souvenez-vous.

Elle dépose son manteau, ôte ses gants, ajuste son châle.

Monsieur le juge ! Mesdames et messieurs les jurés ! Complicité de meurtre... Je sais que je risque la perpétuité. Je pourrais en rire, si vous saviez ! Mais rire, ça me fait tousser... La perpétuité... Je suis venue dans ce pays, sans papiers, je parlais à peine quelques mots. J'ai appris le français. Et j'ai appris à me défendre. Les procès, je les ai vus dans les films. Mon avocat... Mon avocat, je l'ai récusé. Il aurait raconté une autre histoire que la mienne. Je me défendrai seule. Je devrais être ici comme témoin et non comme accusée. Je jure de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, aussi étrange que la vérité vous paraisse...

Dans la pénombre, un homme passe d'une cache à l'autre avec son sac, sans bruit, veillant à ne pas être repéré.

Guadalupe retourne son châle, devenu balluchon. Hésitante, à reculons, elle se heurte à lui. Sirène de police qui passe. Il la bâillonne avec sa main pour l'empêcher de crier.

ABDEL. Fûtes-vous effrayée ?

GUADALUPE. Hmm.

ABDEL. Fûtes-vous effrayée ? J'eus fait autrement s'il m'eût été possible.

GUADALUPE. Hmm.

ABDEL. Diantre, ne comprendriez-vous point le français ?

GUADALUPE. Hmm. Tu faire mal.

ABDEL. Non.

GUADALUPE. Oui !

ABDEL. Cela ne se dit pas, « tu faire mal ».

GUADALUPE. Dans la France j'apprendre. La France ! La France !

ABDEL. C'est possible, ils donnent des cours dans les prisons.

GUADALUPE. Jamais !

ABDEL. Chhht.

Eclats de voix, ordres brefs, faisceaux de torche. La patrouille s'éloigne. Il lâche Guadalupe.

ABDEL. Pas par là ! Je vous enjoins de rebrousser chemin !

GUADALUPE. Le bateau ?

ABDEL. Il faut contourner toutes ces maisons. Vous devriez avoir confiance en moi. C'est la quatrième fois que je passe !

Il sort un attaché-case et un costume de son sac, se change, remet tout dans l'attaché-case.

ABDEL. Un, deux, trois, et quatre...

GUADALUPE. Toi passeur ?

ABDEL. Non, je suis passé déjà trois fois. Passé pour avoir un futur ! Et les policiers, trois fois, présents.

Il sort son passeport d'un plastique soigneusement fermé.

ABDEL. Abdel Ramirez. Nos pays sont presque voisins.

GUADALUPE. Abdel... Guadalupe.

ABDEL. Vous savez nager ? Au cas où...

GUADALUPE. Non. Dans la France j'apprendre.

ABDEL. Ils n'ont pas de piscine dans les prisons. Nous devons longer la route jusqu'aux arbres là-bas.

GUADALUPE. La main !

ABDEL. La main ?

GUADALUPE. Nous comme amour. La police.

ABDEL. Vous croyez que la police ne se méfie pas des amoureux !

Sirène de bateau.

ABDEL. Je vérifie si la voie est libre.

GUADALUPE. Ma main !

ABDEL. Attendez ici, je vous promets que je reviens. Je reviens toujours.

GUADALUPE. A bord du bateau, il y avait une enfant, Lucia, qui était tout de suite devenue la mascotte. Toujours gaie, elle chantait. C'était difficile de lui donner un âge, j'ai appris qu'elle avait sept ans, elle était très maigre. Lucia riait de tout, sauf quand elle était près de sa mère. Une femme pâle, épuisée. Elle avait dû être très belle. Nous étions si nombreux. Il fallait enjamber, on marchait sur un sac, une main, aïe, pardon, sorry, lo siento. Cette femme restait allongée, elle se protégeait du soleil sous un grand châle. Il faisait très chaud le jour, froid la nuit. Le mal de mer, oui, et aussi tout le mal vécu à terre. Les marins, je ne sais même pas d'où ils venaient, ils parlaient une langue que personne ne connaissait, semblaient perdus, ne savaient pas s'occuper du bateau. Ça sentait le gazole, très fort, les hommes en bas avaient des brûlures, il y en a un qui a protesté, les marins l'ont battu, c'était des brutes. Une fois, pour jouer, l'un d'eux a pris Lucia, il a fait mine de l'attacher en figure de proue, avec une corde, elle était terrorisée, des femmes se sont levées, ils ont failli se battre. Tout le monde avait peur. Lucia ! Lucia... Le troisième jour, le vent se met à souffler et les vagues de plus en plus fortes... En fin d'après midi, le bateau roule, plonge, le pont trempé, il fait froid, le vent claque, le ciel devient plus noir que la nuit, les éclairs au loin, puis le tonnerre. Tout le monde a peur, beaucoup sont malades... Les marins traversent en courant, ils se penchent pour voir. Des rochers ! Un craquement affreux... Deux personnes tombent à la mer. La panique, très vite c'est la panique, et puis l'orage, les marins, enfin, ces hommes là, mettent un zodiac à l'eau pour eux, notre bateau grince, il va se casser en morceaux, Lucia disparait, le pont s'incline, tout glisse, tombe à l'eau.

Abdel prend ma main, on saute, je n'arrive pas à respirer, l'eau gelée comme un étau, il me tire, mes vêtements sont trop lourds, on s'accroche à un morceau de bois, je n'en peux plus, je veux juste en finir, finir, que tout s'arrête, maintenant ! Quand je me suis réveillée, j'étais allongée au sec, un visage inconnu penché au-dessus de moi.

FRANCK. N'ayez pas peur. Vous êtes sur mon yacht, en sécurité. L'orage s'éloigne.

GUADALUPE. Boire.

FRANCK. Vous êtes restée inconsciente. Tout va bien maintenant.

GUADALUPE. Lucia ? Abdel ?

FRANCK. Abdel se repose, juste là à l'avant. Il n'y a pas de Lucia, je n'ai vu que vous deux. Je vous ai sauvés !

GUADALUPE. Lucia !

FRANCK. Vous vous souvenez de votre nom ?

GUADALUPE. Sou... souvenez ?

FRANCK. C'est comme ça qu'ils font dans les films, pour voir si vous n'êtes pas traumatisé. Moi c'est Franck.

GUADALUPE. Guadalupe.

FRANCK. Enchanté ! Comme l'île ! Guadalupé. C'est charmant. Y a-t-il des Martiniqué, Reounioné, Clippertoné, Pierrette Miqueloné, Tahiti tutti quanti confetti de l'empire ?

GUADALUPE. Boire.

Il l'aide en la soulevant, d'un peu trop près.

FRANCK. Eau de source, elle coute un bras par ici mais c'est la meilleure. Surtout quand on a bu la tasse ! Et même le bol ! Ha ha ! C'est votre mari ? Abdel ?

GUADALUPE. Non, pas mari, pas ici.

ABDEL. Guadalupe ! Comment te sens-tu ? Quelle frayeur ne m'as-tu point fait !

GUADALUPE. Merci ! Sauvée, toi, et toi.

ABDEL. Reste tranquille, il convient de reprendre des forces.

FRANCK. Nous sommes à l'abri dans une crique. Il faut attendre que la mer se calme. Nous allons dormir ici. Oh la la. Une journée de foutue !

ABDEL. Rolex ?

FRANCK. Connaisseur ? Spirale parachrome, lunette en céramique, et, je devance votre question, elle donne

l'heure ! D'ailleurs, c'est le moment *(il la change de poignet).* La marque. Le bronzage !

GUADALUPE. Nous avons attendu que les vagues se calment au large, ce n'était pas un yacht, plutôt un bateau de plaisance, d'ailleurs il n'était pas à lui, Franck l'avait loué je l'ai su plus tard. Il voulait nous en mettre plein la vue, on a gouté ses bouteilles de rhum très chères, c'était bon et ça calmait mes tremblements de froid, je n'aurais pas dû, et puis à un moment il nous a parlé de son travail, conseiller en placements financiers, Abdel était de plus en plus énervé, moi il me faisait rire, j'avais tellement eu peur, et le billet de loto, j'étais sûre de gagner, c'était mon jour de chance dans le malheur.

FRANCK. (*à Guadalupe*) Le phishing, vous connaissez ? Une petite démonstration ? Vous et Abdel, vous êtes riches.

ABDEL. Très drôle.

GUADALUPE. Oui !

FRANCK. Vous êtes même très riches, alors qu'est-ce que vous faites, vous allez souvent en vacances dans les îles.

ABDEL. Ah, ah, ah.

GUADALUPE. Oui !

FRANCK. Et moi… Allez-y, là, faites les vacanciers ! Votre yacht arrive au port.

ABDEL. Certainement pas.

GUADALUPE. Si !

FRANCK. Même sans papiers, sur un yacht vous ne risquez rien.

ABDEL. Il suffit, point de phishing.

FRANCK. Mais de quoi avez-vous peur ? Vous n'êtes pas joueur, hein ? Moi je suis joueur. Tenez, j'ai acheté un billet de loto, un vrai, toto loto loco. Je vous le donne, je suis très très joueur ! Cent millions d'euros, tirage mercredi, je vous offre la fortune ! Qui le veut ? On tire au sort ?

ABDEL. Il suffit !

Guadalupe glisse le billet dans son soutien-gorge.

FRANCK. Donc... Vous sur votre yacht, et moi, passant à côté... Quel magnifique navire !

GUADALUPE. Oui, oui.

FRANCK. Elégant, racé !

GUADALUPE. Oui, oui. Merci.

FRANCK. Bonne promenade ! Et je me débrouille pour vous retrouver juste après. Je suis à la terrasse du bar

sur le port, je vous fais signe, oh oh, comme vous vous ennuyez, c'est normal, il n'y a rien à faire que se baigner et boire sur ces îles, vous venez.

GUADALUPE. Hello.

FRANCK. Puis-je vous offrir un verre ?

GUADALUPE. Oui oui.

FRANCK. Vous avez mordu à l'hameçon ! Phishing ! C'est le paradis, ici, n'est-ce pas ?

GUADALUPE. Oui oui oui.

FRANCK. Le paradis... enfin, pas tout à fait.

GUADALUPE. Non ?

FRANCK. Je connais une autre île, la mer est aussi bleue, le sable aussi blond, le soleil toute l'année, mais, en plus...

GUADALUPE. Oui ?

FRANCK. En plus, pour votre portefeuille... c'est un paradis fiscal ! Discrétion absolue, zéro impôts, sécurité, l'argent travaille, c'est bien le seul, mais il s'en donne à cœur joie, bla bla bla... Et le soir, je vous retrouve dans un cabaret, alcools forts, chanteurs approximatifs, magiciens pathétiques, serveuses court-vêtues et moins si affinités. Rumba, Cumbia, Zumba, Tango ! J'invite Madame à danser. Madame ? Je l'entreprends, assez pour

l'émoustiller, pas trop pour ne pas froisser le mari. La faire rire par une plaisanterie, rougir par un compliment. Et ensuite, pendant qu'elle se trémousse sur la piste, allez, allez, je m'occupe de Monsieur. Alors, le paradis, ça vous tente ?

ABDEL. Non. Mais votre métier oui.

FRANCK. Soirées sans fin, insolations, solitude... On nage dans l'alcool, la cocaïne déborde des narines, je suis à bout, épuisé, vidé, fini ! Ah, mes clients, eux ils ne se sont jamais si bien portés...

ABDEL. Si, comme je le présume, la rémunération est à la hauteur du harassement, cela m'intéresse vous dis-je.

FRANCK. Vous ne connaissez rien à l'argent, et puis il faut du style. Du panache ! De la psychologie ! De l'humour ! De la conviction ! Du talent ! J'ai l'impression que nous devrons dormir ici, je ne peux naviguer de nuit, trop de récifs.

ABDEL. Cette île, ce morceau de paradis... où mettre le cap pour y voguer ?

FRANCK. Hélas, j'ai les coordonnées bancaires, pas la longitude ni la latitude. N'insistez pas. Il faut que j'appelle en Suisse, ici on ne capte pas. Vous la connaissez depuis longtemps, Guadalupe ? On pourrait trouver un arrangement. Je n'aime pas dormir seul. Ah ! Je plaisantais. De l'humour ! Un peu de sommeil nous ferait

du bien. Nous lèverons l'ancre à l'aube, je dois prendre des forces.

Il s'installe plus loin.

GUADALUPE. La chaleur était revenue, des poissons argentés sautaient autour du bateau, le ciel était étrange, électrique, des milliers d'étoiles scintillaient, j'allais devenir millionnaire et nous étions vivants, vivants !

Guadalupe tente d'entraîner Abdel dans sa danse.

GUADALUPE. Toi, quatre passages ?

ABDEL. Cinq, dix s'il le faut ! Ce qui ne me tue pas me rend plus fort… Le passage, c'est le plus dangereux, mais ce n'est pas le plus dur. Pendant le voyage tu as peur, adrénaline, tu franchis des étapes, tu gagnes ou tu perds, tu avances, il y a un but. Arrivé là-bas, terminé, plus d'excitation, mais l'ennui. Les victoires y sont minuscules, Guadalupe. Chaque jour trouver un travail, ou le garder, rien que le garder, et se faire payer. Un lit. Laver son linge. Compter chaque dépense, mettre un peu d'argent de côté pour envoyer chez soi. Chez soi ? Plus de chez soi. L'argent transféré, jamais assez, les coups de téléphone rituels, tu ne sais plus comment arrêter, les enfants grandissent au loin, bientôt des inconnus. Et la peur au ventre à la vue des uniformes, profil bas, plus bas, tu fais ton trou, tu creuses et tu n'en sors plus.

GUADALUPE. Non, la France, belle vie.

ABDEL. Belle vie pour un tout petit nombre. Je ne vaux pas moins que ce Franck. Et pourtant si. Sur le marché, cent fois, mille fois moins. Je devrais le croquer...

GUADALUPE. Croquer ?

ABDEL. Dans mon pays, dans mon village, si l'on croque le doigt d'un homme en récitant une certaine incantation, on vole son savoir, son pouvoir, on le mange de l'intérieur, et de l'extérieur aussi parfois. Je vais le croquer, hic et nunc. Cette nuit, ici-même.

GUADALUPE. Et Franck après, où ?

ABDEL. Un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un.

GUADALUPE. – Un autre, autre un, deux dans un... Toi croquer beaucoup ?

ABDEL. Ce sera la première fois. Mon oncle est une sorte de sorcier. Certains diraient marabout, chaman, magicien, medium. Il m'a initié.

GUADALUPE. Toi grand sorcier !

ABDEL. Ne ris pas.

GUADALUPE. Et femmes ? Toi croquer Franck ou manger Guadalupe ?

ABDEL. Toi d'abord !

Ils se couchent. Bruit des vagues, Remue-ménage. Jouissances.

Petit jour. Nouveau coït sous les couvertures. Guadalupe se lève. Franck n'est plus là. Elle va pour secouer Abdel encore couché. Il grogne, se découvre. Le visage, le corps de Franck ! Guadalupe crie. Abdel/Franck vomit.

GUADALUPE. Franck !

ABDEL/FRANCK. Ça a marché ! Je l'ai croqué ! C'est moi Abdel ! Ça a marché... Mon visage ? Son visage... Guadalupe, dis-moi, regarde-moi ! Il est sans doute parti à la nage, pendant que nous dormions. Avec mon visage.

GUADALUPE. Abdel parti.

ABDEL/FRANCK. Non, Franck est parti.

GUADALUPE. Abdel.

ABDEL/FRANCK. Franck ! J'ai faim, il faut que je mange, n'importe quoi, je dois remplir mon estomac. Quelle heure est-il ? Nous gagnerons la France, ensemble, je te le promets ! Guadalupe, j'y songe soudain, mon dieu, que serais-je devenu si tu fus partie nuitamment avec lui, le prenant pour moi ?

GUADALUPE. C'est comme cela que tout s'est passé. Lucia et les autres, je n'ai jamais su s'ils étaient vivants ou morts. Lucia... Voilà la vérité, toute la vérité rien que la vérité monsieur le juge. Comme vous dites ici, croix de

bois, croix de fer. La perpétuité ! Je suis déjà exilée à perpétuité. Même si un jour vous m'expulsez là-bas où je suis née, je resterai exilée après toutes ces années ici... Et c'est comme cela que la marine nationale nous a trouvé tous les deux sur ce bateau et nous a emmené au camp de rétention de ce confetti de l'empire comme aurait dit Franck, cette île toute petite avec son camp minuscule, nous n'étions pas sur la route des grandes migrations. Le camp était à côté de la plage, séparé par une simple ligne que nous n'avions pas le droit de franchir. De toute façon nous étions prisonniers de l'océan.

De l'autre côté de la ligne, un parasol cache un touriste. Abdel/Franck vient se raser devant un miroir. Il s'observe longuement. La mousse cache une moitié de son visage. Il se coupe.

ABDEL/FRANCK. Aïe ! Je ne m'y ferai jamais. Qu'est-ce que t'as à me regarder ? Je l'ai croqué ! Croqué ! Là ! Le petit doigt ! Voilà ! Je te le dirai mille fois s'il le faut ! Je ne m'attendais pas à... Je ne maîtrise pas, ça a trop bien marché, c'est tout. J'ai pris plus, j'ai pris son visage, sa voix... Grands dieux, jamais je ne l'aurais tenté s'il eut été possible d'anticiper... Que cherches-tu ? Qu'est-ce que tu pourrais bien voir, alors que moi, moi je ne vois rien, je ne me vois pas ! Ne pleure pas ! Soit forte pour nous deux. Tu es la seule à qui je peux me confier, qui me connaisse, tu es tout ce qui reste de moi. Aide-moi, Guadalupe, aide-moi ! Je t'en prie !

GUADALUPE. Abdel, Abdel... (*elle esquisse un geste tendre).* Partir !

ABDEL/FRANCK. Ne t'inquiète pas, j'ai connu pire, je vais trouver... Le billet ! Donne-moi le billet !

Elle lui donne le billet de loto. Il l'embrasse (le billet). Et puis elle aussi.

ABDEL/FRANCK. Toto loto loco ! Toto loto loco ! Toto loto loco ! Veuillez m'excuser. Pardon de vous importuner dans votre lecture. Pardon ? Vous parlez français ?

LE TOURISTE. Un peu.

ABDEL/FRANCK. Sauf votre respect, et sans vouloir vous déranger, auriez-vous le résultat du toto loto loco ? Toto loto loco, le jeu, the game.

LE TOURISTE. Ah, oui.

ABDEL/FRANCK. Serait-ce trop vous demander que de bien vouloir nous dire si nous sommes gagnants ? And the winner is... As de cœur ?

LE TOURISTE. Oui.

ABDEL/FRANCK. Valet de trèfle.

LE TOURISTE. Oui...

GUADALUPE. 17.

LE TOURISTE. Oui...

ABDEL/FRANCK. Il y a l'as de cœur, le valet de trèfle et le 17 ?

LE TOURISTE. Je ne sais pas.

ABDEL/FRANCK. Mais pourquoi dites-vous oui ?

LE TOURISTE. Je les note, c'est pour vous dire que j'ai bien entendu, et comparer après.

GUADALUPE. 23 ?

LE TOURISTE. Non.

ABDEL/FRANCK. 23 !

LE TOURISTE. Non.

ABDEL/FRANCK. Pourquoi dites-vous non ?

LE TOURISTE. Pour ne pas vous donner de fausse joie. Les autres, non plus. Excusez-moi.

GUADALUPE. 54 ?

LE TOURISTE. Ah ! Oui.

ABDEL/FRANCK. Il y a le 54 ?

LE TOURISTE. Oui, le 54, il y est, affirmatif.

GUADALUPE. Yahoo !

ABDEL/FRANCK. Que gagnons-nous ?

LE TOURISTE. Vous gagnez… un nouveau billet. L'espoir, plein et entier. Ça n'a pas de prix.

ABDEL/FRANCK. Vous pourriez aller nous le chercher, s'il vous plaît ?

LE TOURISTE. Nous levons l'ancre dans un quart d'heure, désolé.

ABDEL/FRANCK. C'est votre yacht, là-bas ?

LE TOURISTE. Affirmatif.

ABDEL/FRANCK. Magnifique navire. Elégant, racé.

LE TOURISTE. Merci.

ABDEL/FRANCK. C'est le paradis, ici, n'est-ce pas ?

LE TOURISTE. Ici ?

ABDEL/FRANCK. Oui, là.

LE TOURISTE. Le mot est un peu fort.

GUADALUPE. Abdel !

ABDEL/FRANCK. Un paradis, vous avez raison, pas tout à fait. Pas tout à fait, n'est-ce pas ?

LE TOURISTE. Non, c'est ce que je dis.

ABDEL/FRANCK. Je connais une autre île, la mer est aussi bleue, le sable aussi blond, le soleil toute l'année, mais, en plus...en plus...

GUADALUPE. Franck ? Franck !

ABDEL/FRANCK. *(le petit doigt sur les lèvres)* Phishhhh !

LE TOURISTE. En plus ?

ABDEL/FRANCK. Pour votre portefeuille... c'est un paradis fiscal ! Discrétion absolue, zéro impôts, sécurité...

LE TOURISTE. Qu'est ce qui vous fait penser que je pourrais être intéressé ?

ABDEL/FRANCK. Mon petit doigt.

LE TOURISTE. Et elle est où, cette île mystérieuse ?

ABDEL/FRANCK. Je vous montre.

Abdel/Franck saute au-dessus de la ligne et part en courant à sa suite. Guadalupe hésite puis se lance après eux.

Guadalupe, chargée d'un lourd cabas à provisions. Elle caresse son ventre rebondi. Elle chante en triant fruits et légumes, jette les parties pourries sur un journal.

Abdel/Franck en costume, s'approche pour l'embrasser. Elle lui tend la joue.

ABDEL/FRANCK. Coucou !

GUADALUPE. Ton voyage était bonne ?

ABDEL/FRANCK. Ça va, oui ça va.

GUADALUPE. Combien ?

Il hausse les épaules, sort deux billets et les rempoche. Elle se plante devant lui. Il finit par lui en donner un.

ABDEL/FRANCK. Tu viens du marché ?

GUADALUPE. La fin du marché.

ABDEL/FRANCK. Il n'y a pas de viande ?

GUADALUPE. La viande ils la jettent pas, ils la vendent pour les chiens.

ABDEL/FRANCK. J'ai faim.

Il prend une page du journal.

GUADALUPE. As de cœur ?

ABDEL/FRANCK. Non.

GUADALUPE. Valet de trèfle.

ABDEL/FRANCK. Non.

GUADALUPE. 17.

ABDEL/FRANCK. Non.

GUADALUPE. 23.

ABDEL/FRANCK. Non.

GUADALUPE. 54.

ABDEL/FRANCK. Non.

GUADALUPE. Pas le 54 ? Le 54 ! Jamais gagné, il faut tu jouer d'autres nombres.

ABDEL/FRANCK. Eussions-nous joué un autre numéro, celui-ci serait peut-être sorti et nous l'aurions regretté toute notre vie.

GUADALUPE. Non, il est pas gagné.

ABDEL/FRANCK. Il peut sortir la semaine prochaine. J'ai faim.

GUADALUPE. Moi aussi. Franck il savait le billet pas gagné, jamais.

ABDEL/FRANCK. Non, au contraire, je le sais moi. Je l'ai croqué. Je l'ai croqué, alors je le sais !

GUADALUPE. Tu être Franck.

ABDEL/FRANCK. Ah ah ah ! Encore ? Tu dérailles ! Et si je disais oui ? C'est moi. Je suis Franck ! Toutes ces nuits où tu penses faire l'amour avec Abdel, c'est avec moi. Et dans ton ventre, c'est un petit moi qui pousse.

GUADALUPE. Tu croquer Abdel.

ABDEL/FRANCK. J'ai croqué Abdel ! Non, j'ai croqué Franck. Je suis Abdel. Un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un. Les deux en un…

GUADALUPE. Toi Franck, pas dormir et entendre Abdel dit croqué toi, et toi croquer Abdel avant lui.

ABDEL/FRANCK. Quand bien même m'eusse-t-il entendu, quand bien même fut-il venu dans mon sommeil me croquer, il eût été dans l'impossibilité de prononcer les mots magiques, les secrets de mon peuple, des sorciers, il m'eût tout juste mordu le doigt ! Guadalupe, tu dois me croire, toi, tu dois me faire confiance. Toutes les nuits, je rêve. Le même rêve. Je suis seul. Je me vois m'approcher de lui. Il dort, son visage est détendu, son souffle régulier. Un pli amer autour de la bouche. De petites rides autour des yeux, les cheveux en bataille. Il est un peu plus vieux

que je ne pense. Sa main repose par terre, doigts ouverts. Et puis... une chute ! Je tombe, je tombe sans fin. Quelque chose entre en moi, dans mes veines, mes muscles, j'essaye de le rejeter, je me débats, je donne des coups de pieds, des coups de poing dans le vide et toujours je tombe. Tu cries « Franck ! Abdel ! », je me réveille, j'ai mal partout, un goût atroce dans la bouche, tu hurles, mon estomac se soulève, je vomis... et là je comprends *(il se relève).* Il faut que tu me croies, Guadalupe, tu es la seule... Il le faut. Sinon moi-même je vais douter. Sinon je deviens fou. Je deviens fou. Je sors, il faut que je marche, j'ai besoin d'air...

Guadalupe reprend son épluchage. Elle ressent les premières contractions. Elle court après lui.

GUADALUPE. Abdel ! Abdel ! Franck !

Pleurs de bébé.

ABDEL/FRANCK. Là, oui, on s'endort dans les bras de papa, oh, comme il est joli, tout fripé mon vieux, et oui, trois heures déjà, encore trois-cent-soixante-quatre et quelques, ce sera ton anniversaire, demain c'est ton premier jouriversaire. Alors voyons, ce nez, ce nez c'est mon nez ? Tu n'as qu'à ressembler à ta mère, ça sera plus simple pour tout le monde. Et en plus elle est très jolie ! Ouvre donc les yeux... Petits cheveux si fins... Mon petit français ! Et oui, tu es né ici, tu peux être français, enfin, ne fais pas trop de bêtises, méfies-toi ! Tu verras, la France, c'est... C'est... Tu verras ! Si tu aimes le fromage et le vin, c'est le plus beau pays du monde ! Farid. Elle t'a

appelé Farid ! Farid fils d'Abdel. Avec un F comme Franck. Oh, les tous petits doigts ! Mmm, le petit pied ! Farid. A croquer, tu es à croquer ! Bon, tu veux pas que je te pose un peu... non, tu veux pas. Je t'apprendrai des tas de choses, tout ce que je sais, je vais même réviser un peu, les noms des oiseaux, des arbres, les étoiles, les îles... On va bien s'amuser tous les deux tu verras, le foot, je suis sûr que tu vas adorer ça ! Hop, hop, but !

GUADALUPE. - Abdel ! Abdel, sage-femme ! Vite.

ABDEL/FRANCK. - Un médecin, où ça une sage-femme ? Pourquoi une sage-femme ?

GUADALUPE. - Ah, ah... je...

ABDEL/FRANCK. - Guadalupe !

GUADALUPE. *off* -... Un autre !

ABDEL/FRANCK. Un autre quoi ? Quel autre ? C'est pas possible. Médecin ! Infirmière ! Sage-femme ! Au secours ! Au secours ! Au secours ! Quel autre ?

Guadalupe ramasse un doudou, écarte un petit rideau au fond.

GUADALUPE. Chut Antoine ! Dodo maintenant. Antoine ? Qu'est-ce que j'ai dit ? Tu vas réveiller Farid. Ferme les yeux. Fais dodo pour Farid ton p'tit frère, fais dodo, t'auras du loto. Papa est là-bas, au pays du chocolat, maman est ici, à côté de ton lit... Il faut se reposer, comme ça demain tu pourras courir, sauter autant que tu veux, mais tu dois dormir. Tu veux la totoTte ? Non on ne la recrache pas. C'est très vilain. Calme-toi. Voilà ! Méchant, tu as réveillé ton frère ! C'est parti pour la nuit !

Pleurs de bébé.

GUADALUPE. Farid, Antoine, les premières années ont été comme les premiers mois. Je me suis débrouillée, j'ai travaillé ici ou là, pour les ménages, je vous emmenais ou bien je trouvais une voisine, il y avait Vera, surtout, on se rendait service. Vous étiez toujours ensemble, inséparables, à jouer et à vous battre, à vous battre et à jouer. La vie passe vite, si vite, un rêve. Les heures au travail, le dimanche d'hiver à attendre, la semaine où l'un était malade, les fous-rire et les histoires du soir, cela semble ne jamais vouloir finir, et se répéter sans cesse et les années sont passées d'un coup. Monsieur le juge, mesdames et messieurs les jurés, bien sûr je travaillais au noir, je n'avais pas de papiers donc pas droit au travail légal donc pas droit aux papiers, vous le savez bien. Mais j'ai appris le français, à la maison je me forçais à ne parler qu'en français, et je n'ai jamais rien volé monsieur le juge,

mais vous pouvez comprendre, il fallait bien que je les nourrisse...

Abdel/Franck avec une valise à roulettes.

ABDEL/FRANCK. Bonsoir la compagnie !

GUADALUPE. Chut !

ABDEL/FRANCK. Ils dorment ? Déjà ?

GUADALUPE. Enfin ! Ne les réveille pas. Ça a marché ?

ABDEL/FRANCK. Regarde !

Il sort deux grandes peluches de sa valise.

GUADALUPE. Tu gagnes le gros lot du toto loto loco ? Tu as jamais l'argent, ça sert à quoi croquer Franck ?

ABDEL/FRANCK. Je n'y comprends rien. J'essaye, mais il y a un vide. Tout ce que je connais, c'est l'introduction, le petit laïus pour attirer le client, l'approche, l'accroche, le presque paradis. Ça marche. Après je ne sais plus quoi dire. Même cette île, je ne sais pas où elle est ! Ils me confient des sommes ridicules.

GUADALUPE. Le premier, ça marche.

ABDEL/FRANCK. Ça n'a pas duré deux jours ! Il nous a jeté de son yacht, tout juste s'il a pas appelé la police de l'air, de l'eau et des frontières ! Je ne sais pas, peut-être

Franck a menti, il n'a jamais fait ce métier. Même sa montre est fausse et elle retarde ! Un mythomane, j'ai croqué un mythomane. Je suis un mythomane !

GUADALUPE. Chut !

ABDEL/FRANCK. J'adore les voir dormir. Une paix dans mon cœur. Farid. Mon aîné ! Tu sais, tu me ressembles de plus en plus. Enfin, tu ne m'as pas connu quand j'avais ce visage... Antoine, mon cadet, toi, tu ressembles à mon moi nouveau... Et tout ce que vous avez en commun, votre mère ! Viens, viens près de moi. Heureuse combinaison. Ils me réclament, des fois ? Souvent ?

GUADALUPE. Plus maintenant, ils s'habituent. Laisse dormir, tu les vois demain.

ABDEL/FRANCK. Demain je pars tôt.

GUADALUPE. Tu donner au retour.

ABDEL/FRANCK. Je ne sais pas quand...

GUADALUPE. Je donne pour toi. Celle-là, pour qui ? Farid ? Antoine ?

ABDEL/FRANCK. Antoine. Non, Farid. Comme tu veux !

GUADALUPE. Tu as faim ? Tu veux une omelette ?

ABDEL/FRANCK. Durant toutes ces années il ne se passa pas une minute sans que je te désirasse.

Guadalupe décore un gâteau d'anniversaire. Deux voitures télécommandées font la course.

GUADALUPE. Vous avez l'âge de Lucia. Je vous ai parlé de Lucia ? Mais si, la petite fille, j'ai voyagé avec elle sur le bateau... Non on ne peut pas la voir, je ne sais pas où elle est. Antoine, Farid, arrêtez ! Arrêtez tout de suite ! Jeudi à quatre heures et demie c'est Vera qui viendra vous chercher et vous fera goûter. Moi j'ai mon cours juste après les ménages. Comme ça je pourrai vous aider pour vos devoirs. N'apprenez pas trop vite ! Si, si, apprenez, c'est vous qui m'aiderez, on s'aidera. Et dimanche, promis, on ira au zoo tous les trois ! Oui mais les courses ? Ou alors je lave le linge demain... arrêtez ! Vous allez me rendre folle !

Elle allume 7 bougies.

GUADALUPE. Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, joyeux anniversaire Farid, joyeux anniversaire, mon tout petit. Et demain, c'est qui ? C'est qui ? C'est Antoine ! Mon amour à moi. Mais oui, tous les deux, mes amours !

ANTOINE. Bon anniversaire Farid.

FARID. Joyeux presqu'anniversaire Antoine.

ANTOINE. Un devient l'autre.

FARID. L'autre l'un ou...

ANTOINE ET FARID. (*ensemble*) Les deux en un ! Joyeux anniversaire, Antoine, Farid, joyeux a.... *(autour d'elle)* un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un, un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un, un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un !!! Et sept, et huit, et neuf !

GUADALUPE. Vous ne croyez sans doute pas aux rêves prémonitoires, Monsieur le juge. Moi je fais beaucoup de rêves, des rêves étranges. Alors, qu'il m'arrive des choses étranges, c'est normal, avec tous ces rêves. Parfois beaux, parfois terrifiants. Les deux en même temps. Je vole, je vole, et je me noie. Aux faits, Monsieur le juge ? Justement, j'y viens aux faits. Au petit matin je me rappelle mes rêves très précisément, les couleurs, les visages, la joie, la peur... Et le soir, quand j'essaye de me souvenir, pour chercher, pour comprendre, plus rien. Evanouis.... Farid ! Antoine ! Ecoutez, écoutez bien tous les deux. Vous m'avez vue abattue ces derniers mois. Vous m'avez vue heureuse. Vous m'avez vue passant en un instant du rire aux larmes. Je vous étreignais à vous en étouffer. Et vous m'appeliez sans que je vous entende... Je ne vous ai jamais parlé de ce jour-là. Tout était sombre, le ciel se déversait sur la terre. Je me tenais devant une vitrine, je me voyais sans me reconnaître. Celle qui était en face de moi avait pris, depuis un moment, trop long moment, sans retour possible, un chemin sans issue... Les médecins, ils ont l'habitude de ces annonces-là. Ils ont les mots. Ils vous regardent en face puis ils plongent le nez dans leurs papiers, ils commentent les chiffres des analyses, les probabilités. Mais nous, on n'a qu'une vie. Plusieurs dans la tête, oui. Mais un seul corps. Celui-là. Et le médecin demande : vous voulez savoir la vérité ? La vérité ? La vérité ?

Un homme qui ressemble à ABDEL chante « singing in the rain » avec son parapluie.

GUADALUPE. Abdel ! Abdel !

FRANCK/ABDEL. Non… vous devez faire erreur Madame.

Il est très élégant, chic, porte des gants. Il fait mine de partir.

GUADALUPE. Abdel ! Franck ! Franck ! Arrête-toi ou je hurle !

FRANCK/ABDEL. Ne criez pas, madame, je vous prie.

GUADALUPE. Un devient l'autre, l'autre l'un ou les deux en un.

FRANCK/ABDEL. Madame, je ne suis ni Abdel, ni Franck, désolé de vous décevoir. Je m'appelle… Julius. C'est le costume, sans doute. On se ressemble tous, dans le business !

GUADALUPE. Je ne t'ai pas connu beaucoup, mais tes traits, je les vois tous les jours gravés sous mes yeux… J'ai changé, moi, sans doute. Dix ans. Guadalupe ! Guadalupe ! Dix ans. J'ai grossi, non ?

FRANCK/ABDEL. Vous me plongez dans l'embarras. Vous devriez vous mettre à l'abri !

GUADALUPE. Je ne peux pas y croire.

FRANCK/ABDEL. Vous avez raison, n'y croyez surtout pas. Et bien, adieu.

GUADALUPE. Auriez-vous eu un frère, un frère qui s'appelait Abdel ? Il se pourrait bien que je l'eusse connu.

FRANCK/ABDEL. Je... non.

GUADALUPE. Combien de fois as-tu refais le voyage ? Combien de fois t'es tu fais prendre, pour retourner et revenir, l'adrénaline, les passages ? Le billet de toto loto loco, je n'ai jamais gagné. J'ai arrêté de jouer. Parfois je regarde encore les résultats, as de cœur, valet de trèfle, 17.

FRANCK/ABDEL. Vous n'êtes pas bien. J'appelle un taxi.

GUADALUPE. Je sors de chez le médecin. Je sors de chez le médecin, et il faut que ce soit aujourd'hui ! J'ai deux enfants. Des jumeaux, enfin presque. Farid et Antoine.

FRANCK/ABDEL. Félicitations.

GUADALUPE. Deux enfants de ce voyage... Ce long voyage...

FRANCK/ABDEL. De ce voyage ! Ah, ils ont donc neuf ans. Si c'était il y a dix ans...

GUADALUPE. Tu... vous avez des enfants ?

FRANCK/ABDEL. Mon destin ne l'a pas voulu ainsi, du moins, jusqu'à présent. Ah je crois qu'il va cesser de pleuvoir.

GUADALUPE. Jusqu'à aujourd'hui. Aujourd'hui… je vous le souhaite. Un père, c'est important.

FRANCK/ABDEL. Merci, oui.

GUADALUPE. La pluie se calme, en effet.

FRANCK/ABDEL. C'est étonnant, pour un mois d'octobre. Oui c'est important, un père, et une mère. Des jumeaux, dites vous ? Antoine et Farid ?

GUADALUPE. On n'a pas à se plaindre de ce début d'automne, à part aujourd'hui.

FRANCK/ABDEL. L'été indien.

GUADALUPE. Presque jumeaux. Je n'aime pas dire « faux jumeaux ». Oui, un temps bien agréable.

FRANCK/ABDEL. Voilà, nous pouvons y aller.

GUADALUPE. Il ne pleut vraiment plus. (*Elle griffonne sur un papier)* Si par hasard, un flash, la mémoire vous revenait…

FRANCK/ABDEL. Au revoir, au revoir Guadalupe, très heureux de vous avoir rencontrée.

FRANCK/ABDEL. Allo ? C'est... Julius.

GUADALUPE. Julius ?

FRANCK/ABDEL. Je crois que vous avez vécu des choses très particulières, et très difficiles pendant dix ans. Moi aussi, malgré ma réussite. Vous cherchez à renouer les fils de cette histoire, et je ne suis peut-être pas le premier que vous croyez reconnaître dans la rue. Mais si un jour vous retrouviez cet homme, qui serait-il, au fond ? Plus celui que vous avez connu, jeune, et surtout pas celui que vous avez construit et reconstruit dans votre imagination pendant ces dix ans. Vous ne pourriez qu'être déçue. Alors à quoi bon nous revoir ? Nous : vous et moi qui ne suis pas celui que vous avez rêvé. C'est-ce que je me dis chaque jour depuis une semaine. A quoi bon nous revoir ? Moi, j'aimerais simplement vous voir. Ce n'est pas si souvent qu'une femme, belle et grave, me laisse son numéro... Je sais que vous allez dire non, mais je n'ai rien à perdre. J'aimerais vous voir, et en plus je pose mes conditions, sans doute est-ce bien présomptueux. Aucune question sur le passé. Et le futur, nous savons qu'il est si fragile... Que seul l'instant présent compte...

GUADALUPE. Ce fut un instant présent, et cet instant, des jours, et les jours, des mois, les mois les plus beaux...

FRANCK/ABDEL. Tu sais...

GUADALUPE. Chut !

Ils s'aiment...

Abdel/Franck rentre sans prévenir, valise à la main.

ABDEL/FRANCK. Toi ?

FRANCK/ABDEL. Moi ?

ABDEL/FRANCK.*(à Guadalupe)* Lui !

FRANCK/ABDEL. Moi, oui, moi !

ABDEL/FRANCK. Lui ! Depuis combien de temps ? Il fallait que ce soit avec lui ! Barre-toi ! Dégage !

FRANCK/ABDEL. Va-t'en au diable !

ABDEL/FRANCK. Disparais, à jamais !

ABDEL/FRANCK. Qu'on en termine, une bonne fois pour toutes.

Ils se frappent, s'étranglent, se mordent, passent du ridicule à une extrême violence.

GUADALUPE. Arrêtez ! Tous les deux ! Vous vous battez pour rien. Pour rien. C'est fini.

FRANCK/ABDEL. J'aurai ta peau.

ABDEL/FRANCK. Tu es un homme mort.

GUADALUPE. Je veux rester seule avec les enfants. Ils vont rentrer.

FRANCK/ABDEL. Les enfants...

ABDEL/FRANCK. Tu as entendu ? Mes enfants vont rentrer !

FRANCK/ABDEL. Tes enfants !

GUADALUPE. Partez tous les deux ! Je ne veux plus vous voir, jamais ! Disparaissez !

GUADALUPE. Selon l'acte d'accusation, il s'agit d'une banale affaire de jalousie, de cocu et d'amant. Le cocu a été tué, son corps a disparu, l'amant est en fuite. De vieux messages sur mon téléphone portable ont mis la police sur la piste. Mon silence lors des interrogatoires prouve ma culpabilité, comme complice. C'est simple. Les preuves manquent, mais « le faisceau d'indices concorde ». Pourtant la vérité, je viens de vous la révéler, je les ai chassés tous les deux, ils se sont tués, croqués à l'infini, je n'en sais rien, je ne veux pas le savoir. Pendant dix ans, j'ai cherché le regard de l'un dans les yeux de l'autre. Dix ans ! Monsieur le Président, mesdames et messieurs les jurés, bientôt je vais mourir. D'autres experts, que vous n'avez pas commis, me l'ont annoncé. Médecins, radiologues, chirurgiens. Sans doute avant votre verdict. Il vous faut du temps pour tourner et retourner tout ça et le traduire en verdict. Moi, le temps qu'il me reste, je vais le consacrer à mes enfants, autant que vous m'en donnerez le droit, pour les préparer à mon départ. Je n'implore pas votre clémence, juste un peu de répit. Ce sont mes derniers mots, c'est ma vie, elle se termine, je ne parlerai plus devant ce tribunal, et je ne répondrai pas aux questions, car tout est dit.

Farid, adulte, en tenue de tennis. Il aiguise deux grands couteaux, vérifie le tranchant. Antoine arrive derrière par surprise.

ANTOINE. Farid !

FARID. Aïe ! *(il se retourne les couteaux à la main)* Antoine ! Quel plaisir ! Ça fait combien ? Deux ans ?

ANTOINE. J'ai hésité avant de t'appeler tout à l'heure. T'allais jouer ? Je te fais rater une partie ?

FARID. Pas grave, c'est bien, la surprise. T'as eu de la chance que je sois là ! J'ai décalé, c'est bon.

ANTOINE. Je passais dans le coin, à tout hasard... J'ai commandé une pizza pour déjeuner, ça va ? Tu voyages beaucoup ?

FARID. Trop.

ANTOINE. Tu as l'air en forme. Le boulot ? Le moral ? Les amours ?

FARID. Pour quelqu'un qui a perdu ses parents à l'âge de dix ans, avec un jumeau qui n'en est pas un et tout, d'après mon psy, je m'en sors plutôt bien. Je te passe les détails. Et toi ?

ANTOINE. En gros, pareil, oui, pareil. Et ton gamin ?

FARID. Depuis la rentrée il vit chez sa mère.

ANTOINE. Te crois pas obligé de refaire toutes mes conneries ! Le mien m'arrive là maintenant.

FARID. Je le reconnaîtrais pas, sûrement. Ils habitent à trois rues d'ici. C'est avec lui, un tennis tout à l'heure. Ça te dit, quelques balles avec ton neveu avant de partir ?

ANTOINE. Impeccable !

Un livreur de pizza, casqué, tout de noir vêtu, les interrompt. Ça sent bon.

ANTOINE. Savoyarde. Pommes de terre, oignon, raclette fondue.

FARID. Impeccable.

Ils mangent, chacun avec son grand couteau.

ANTOINE. Alizia m'a demandé de tes nouvelles. Mais si, Alizia, la petite réfugiée, au lycée ! Avec son frère Mitchi !

FARID. Tu la revois ?

ANTOINE. Un peu par hasard. Pas tout à fait. En tout cas elle se souvient bien de nous deux. Tiens d'ailleurs, je lui ai promis une photo. Farid, moi, et une pizza savoyarde, il n'y avait pas ma favorite, l'alsacienne. Envoyer !

FARID. Tu n'en as pas trouvé ?

ANTOINE. La pizza alsacienne, ils n'ont pas l'air de connaitre par ici.

FARID. Des photos. Dans ses affaires. Des photos d'Abdel, tu n'en trouvé aucune ?

ANTOINE. Maman n'avait qu'un balluchon quand elle a traversé l'océan.

FARID. Et après ? Quand elle l'a revu ?

ANTOINE. Revu qui ? Abdel ? Franck ? Julius ? Tu te souviens comment elle en parlait au procès ?

FARID. La salle, toute étriquée, vieille, sombre. Une odeur rance, de la cire, du renfermé. Et son visage. Elle se tourne vers nous pour nous parler. Le juge est furax.

ANTOINE. Le juge ! Ses habits noirs. Il reste là immobile. Guettant sa proie. Je veux le mordre. Et les heures qui n'en finissent pas.

FARID. Arrêtez, arrêtez ! Laissez-la ! Tais-toi, maman ! Viens, on rentre ! Je veux aller à la maison ! C'est fini, viens !

ANTOINE. Maman a eu un amant ! Le juge, lui, il s'en foutait. Et toi tu n'as jamais voulu en parler ! Tu étais jaloux ! Moi aussi, un peu. On était à l'école, et pendant ce temps-là, elle...

FARID. J'ai tout oublié.

ANTOINE. Maman, tu étais son préféré. A part Abdel.

FARID. N'importe quoi. Elle nous aimait tous les deux.

ANTOINE. J'ai fait pipi au lit.

FARID. Hein ?

ANTOINE. J'ai fait pipi au lit, juste avant la fin du procès. Le cauchemar. Elle est là, devant le juge, à faire la comédie, l'un l'autre, l'autre l'un et que je te croque, et patati et patata, et lui il s'énerve, alors on va tous dans la cour, il y a une guillotine, elle ne veut pas se taire, et crac le juge lui coupe la tête, et elle nous regarde et elle continue à parler mais on n'entend plus rien, juste sa bouche *(il mime)* et j'ai fait pipi et je suis resté avec mes draps mouillés toute la nuit jusqu'au matin parce que maman était pas là... Et toi ? Tu te souviens ?

FARID. C'est loin. Très loin.

ANTOINE. Tu crois que tu ressembles à Abdel ? C'est pour ça que tu cherches encore une photo ? Tu l'imagines séduisant, ténébreux... Les traits marqués de toute une lignée de sorciers... La noblesse de la terre, du vent et du soleil...

FARID. Arrête, Antoine. Ne recommence pas.

ANTOINE. Le visage de papa, j'ai fini par l'oublier, c'est tout embrouillé, déjà qu'il n'était pas souvent à la

maison ! Pourtant, les lendemains de fête, avec les poches sous les yeux, blême et pas rasé, devant le miroir je me dis, tiens, ça me rappelle quelqu'un... Et toi ?

FARID. Je suis un enfant de l'amour.

ANTOINE. Joli ! Redis-le ? Un enfant de l'amour ! Et tu as hérité de la haine... Maman a tout fait disparaître. Table rase. Pas de photo d'Abdel. Pas de photo de Franck. Pas d'Abdel ni de Franck ! Alors... On ne saura jamais. Toi, qu'est-ce que tu crois ? Tu ressembles plus à ton père, le beau ténébreux, ou à moi ?

FARID. Pourquoi es-tu venu ?

ANTOINE. J'ai beaucoup réfléchi. C'était trop simple, juste sous notre nez, on ne voulait pas voir. Les secrets de famille, personne ne dit rien, mais c'est là, en creux, et le mal se transmet de génération en génération.

FARID. Il faut crever l'abcès, que la vérité jaillisse, que son pus nous éclabousse pour ne pas nous ronger de l'intérieur ! Alors, maman, coupable ou non coupable ?

ANTOINE. Victime. Victime de Franck. Cette histoire de croquer ne tient pas debout.

FARID. Et la tienne ?

ANTOINE. Dans la baie, à l'abri des vagues, sur le bateau de plaisance de location, son « yacht », Franck lorgne sur maman. Pendant qu'elle dort, il donne de l'argent à Abdel

pour qu'il déguerpisse. Abdel a déjà tiré son coup, c'est bon, il empoche, ça va l'aider pour les passeurs. Franck prend sa place auprès d'elle, sans rien dire, et à son tour, à l'aube… C'est un menteur, il n'a jamais arrêté de mentir, il n'a jamais été conseiller financier, c'est un raté, un minable. Et surtout, un mythomane. Il se fait passer pour Abdel qui aurait « croqué » Franck, comme il l'a entendu dire pendant qu'il faisait semblant de dormir. Sans doute ça l'amuse au début, et après il ne sait plus comment s'en sortir. Il fuit sans cesse, mais revient toujours auprès de Guadalupe, trop lâche pour vivre seul.

FARID. Donc cette nuit-là, sur le bateau, il fait un bébé à maman, toi. Un spermatozoïde avec, plus ou moins, les traits de Franck qui vient, hop hop hop, à petits coups de queue, en avant, en avant, féconder un ovule, à côté de l'autre ovule, fécondé quelques heures avant par un spermatozoïde qui a les traits d'Abdel, moi.

ANTOINE. Les faux jumeaux.

FARID. Et dix ans après, Franck, le mythomane qui prétend être Abdel dans la peau de Franck, découvre le vrai Abdel dans les bras de maman… Il découvre qu'elle l'a encore, comme qui dirait, dans la peau… Franck est démasqué, fini, il a tout perdu !

ANTOINE. C'est ça ! Tu saignes encore ? Fais voir. C'est profond.

FARID. Tu as tout compris. Et maman : rien. Une idiote.

ANTOINE. Au contraire. Maman est super intelligente. Depuis le début, elle ne croit pas trop à cette histoire. Mais elle fait avec, obligée, elle ne veut pas voir ce qu'elle sait. Pour avancer. Pour venir en France, pour ces deux bébés si vite arrivés, et tout s'enchaîne, mais le jour où elle revoit Abdel, elle rattrape dix ans d'histoire mal enfouie, et elle tombe ou retombe amoureuse… Jusqu'au moment où Franck découvre leur liaison, peut-être les deux s'entretuent, ou bien l'un tue l'autre, lequel peu importe, ils disparaissent, impossible de rester. Et maman, c'est là qu'elle est géniale, elle raconte au juge que cette histoire de « croquer » est vraie. Elle les embrouille tous. Ça lui permet de gagner du temps, pour rester jusqu'au bout avec nous. Et surtout, comme elle ne peut pas revenir sur le passé, autant laisser une part de merveilleux dans cette histoire.

FARID. Il s'en contrefout du merveilleux, le juge.

ANTOINE. Le merveilleux, c'était pour nous.

FARID. Toutes les pièces du puzzle s'emboîtent. Antoine ! Tu as toujours été si rationnel… Bon, il n'a pas le beau rôle, ton père : jaloux, corrupteur, mythomane. Et le mien : un Juda. Il vend maman. Logique, mais faux. Elle a dit la vérité. Toute la vérité, rien que la vérité. Toi, tu la trahis. Tu trahis nos origines. Tu trahis notre histoire. Tu es là, bien cartésien, plus français qu'un gaulois pur souche ! Je le sais depuis le début, papa m'avait prévenu, tu crois que tout peut s'acheter, tu es bien le fils de Franck ! Mais c'est fini. L'un devient l'autre, l'autre l'un,

ça ne m'intéresse pas. Les deux en un, par contre, oui ! Depuis longtemps ! Papa m'a donné la formule secrète...

ANTOINE. Papa ? A toi ? A toi tout seul ? Tu mens ! C'est des conneries !

FARID. L'incantation...

ANTOINE. Faux frère !

FARID. Pour te croquer...